

LA TRANSYLVANIE

Organe du comité national

des Ronnains de Transylvanie, du Banat et de Bucovine

DEMETRE N. COMSA

Le 13 janvier 1919, M. D. N. Comsa s'était embarqué à Marseille pour Constantinople, d'où il devait gagner la Roumanie. Dans la nuit du 15 au 16 janvier, le paquebot la Chaouiâ a heurté une mine à la dérive dans le détroit de Messine et a coulé en quatre minutes. Le Vice-Président du Comité des Roumains de Transylvanie, du Banat et de Bucovine se trouve parmi les victimes du désastre. Sa famille et son pays éprouvent en sa personne un perte irréparable.

Né le 13 juin 1868, à Bucarest, D. N. Comsa était originaire du district de Sibiu en Transylvanie. Après avoir fait ses premières études à l'ancien collège de Saint-Sava de Bucarest, il passa sa licence en droit dans la capitale du pays. Il continua brillamment ses études juridiques et économiques à Paris, où il obtint avec éloges le titre de docteur en droit, avec une thèse traitant « de la nécessité de l'intervention de l'Etat en matière économique » (Pedone, 1896).

De retour en Roumanie, où il s'était déjà fait une place remarquable au barreau de Bucarest comme avocat au Ministère de l'Agriculture et à celui de la guerre, ses brillantes qualités d'avocat et ses profondes connaissances juridiques, unies à une vaste culture générale, firent rapidement de lui un des maîtres les plus écoutés du Palais.

Dans un pays nouveau comme la Roumanie, où les terrains d'activité sont nombreux, où les capacités réelles sont forcément plus rares qu'en Occident, son énergie, son ardent besoin d'activité, sa puissance de travail remarquable d'un côté, les sollicitations des amis et les nécessités du pays d'un autre côté, lui valurent bientôt de nouveaux emplois. Il fut notamment directeur de la Banque nationale de Roumanie, où son passage a laissé des traces durables. Ses connaissances financières et économiques le désignèrent d'emblée à la lourde charge de rapporteur général du budget, quand en 1912, il fut député, dans le Parlement élu

sous le gouvernement. Maioresco, pendant la guerre balkanique. Il y fut un des parlementaires les plus en vue; à part son activité technique comme rapporteur général du budget, il se fit remarquer par de nombreuses interventions à la tribune; il fut particulièrement le seul député roumain, qui, à une époque où plus qu'jamais, l'arrogance bruyante de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie ne connaissait plus de bornes, eut le courage d'ouvrir le débat sur la question des Roumains d'Autriche-Hongrie, de faire la lumière sur les persécutions infligées aux Roumains de Transylvanie, de protester hautement contre les procédés sauvages de dénationalisation de la Double-Monarchie.

La guerre de 1914 ne pouvait trouver en lui qu'un partisan de la cause de la civilisation et de la justice; la droiture de son caractère et son ardent amour des frères opprimés d'au-delà les Carpathes le portèrent également à soutenir l'entrée en guerre aux côtés des Alliés. Les circonstances n'ont pas voulu qu'il remplît pendant la guerre roumaine, le rôle auquel lui aurait donné droit son énergie, son talent et son esprit d'organisation. Il fut néanmoins un des conseillers juridiques écoutés du G.Q.G. et plus tard s'acquitta avec sa conscience coutumière de la mission, dont il avait été chargé à Paris pour les prisonniers de guerre.

C'est dans cette ville qu'il allait trouver le meilleur emploi de ses qualités. A ce moment où, après la paix de haine et de violence que l'ennemi avait imposée à la Roumanie encerclée, affamée, privée de l'appui de ses amis, en ces jours tragiques de la débâcle russe, du désastre italien, de la ruée allemande sur Paris, quand sur la Somme et sur la Marne se jouait la liberté et l'avenir de la Roumanie, Comsa ne pouvait rester inactif.

Il se fit à Paris le champion de l'union des Roumains transcarpathiques au Royaume. La logique rigoureuse, qui le guidait dans toutes ses actions, son intelligence juridique, la compréhension profonde des principes wilsoniens, unies à la conviction inébranlable qu'il avait de la volonté absolue des Transylvains de s'unir à la Roumanie, lui firent choisir l'unique voie que la raison imposait et que les circonstances ont justifiée. Les Roumains de Transylvanie devaient proclamer eux-mêmes leur indépendance, affirmer eux-mêmes leur conscience nationale, montrer hautement aux grandes Puissances qu'ils sont et veulent demeurer Roumains, qu'ils n'admettent aucune contestation et aucun doute à ce sujet. Ensuite, leur indépendance reconnue, ils ne pouvaient faire de leur droit de disposer d'eux-mêmes un autre usage que celui de s'unir à la Roumanie. Ses prévisions se sont réalisées de point en point; si elles avaient

été suivies quelques semaines plus tôt, des questions territoriales comme celle du Torontal auraient peut-être été évitées.

Mais puisque cette question a été posée, Comsa l'a abordée de front. Dans des articles de revue, dans des entretiens avec des hommes politiques et des journalistes, à la tribune, il a fait une inlassable propagande. Cette cause lui semblait juste et elle l'était. Il l'a défendue avec toute sa force de persuasion, avec son implacable logique, avec sa connaissance précise de la question; il lui a donné le meilleur de son cerveau et de son cœur de grand patriote roumain.

Aujourd'hui ce cerveau ne pense plus, ce cœur a cessé de battre.

Mais trente années durant, Comsa a vivifié par sa parole, par ses écrits, par son action tous les domaines où s'est déployée son activité infatigable.

Professeur d'économie politique à l'École des Sciences politiques de Bucarest il fit profiter ses nombreux élèves de ses vastes connaissances d'économiste, de financier et de sociologue. Il avait des aperçus nouveaux et profonds que sa thèse pour le doctorat laissait déjà prévoir. Il y soutient la théorie de la sélection artificielle comme cause de l'évolution sociale. La société, dit-il, n'a pas comme origine, ni comme base un contrat. Elle est un organisme vivant, mais il faut se mettre en garde contre les exagérations de la théorie de la société organique. L'organisme social est différent de l'organisme biologique. Tandis que, pour le dernier la cause de l'évolution est la sélection naturelle, pour le premier c'est la sélection artificielle; tandis que, la force joue pleinement dans l'évolution biologique, qui s'opère par la sélection naturelle, dans l'évolution de l'organisme social c'est au contraire le facteur artificiel de l'utilité sociale, qui a le rôle de premier plan.

Une pareille théorie tend donc logiquement à l'intervention de l'Etat; mais il y a une limite à cette intervention : l'Etat ne doit intervenir que lorsque l'organisme social est menacé (travail des enfants et des femmes, épuisement des travailleurs, accaparement, suppression abusive de la concurrence, etc.) L'intervention de l'Etat est donc très relative; elle varie d'un pays à l'autre et d'une époque à l'autre.

Esprit pondéré, ayant vérifié par les faits des déductions logiques basées sur d'immenses lectures, Comsa se tenait donc à une égale distance du laisser-faire des économistes classiques et de l'interventionnisme, qu'il estimait exagéré, du socialisme marxiste. Il voyait la solution de la question sociale dans la solidarité et la coopération, plutôt que dans la lutte des classes; il estimait que le bien-être et le progrès sont un problème de production, plutôt qu'une question de répartition.

Il a appliqué ses convictions dans toute son activité politique et sociale. Bien que très absorbé par les multiples exigences, qu'impose une renommée de grand avocat, il a toujours trouvé le temps de consacrer le peu d'instants libres qu'il avait à des études juridiques, économiques, politiques et sociales. A Paris, il publiait avec la collaboration de MM. C. Sipsomo, Paul et Dém. Negulesco, Ath. Mironesco, dès 1897, la *Revue de Droit et de Sociologie*, qui a continué ensuite de paraître à Bucarest jusqu'en 1903. Il a écrit de nombreuses études d'une documentation précise toujours, et souvent d'une nouveauté hardie sur : la loi du pétrole, les personnes morales, le contentieux administratif, la Banque nationale de Roumanie, les banques agricoles paysannes et la caisse rurale — qu'on ne devait fonder que dix ans plus tard —; les revues de droit de Bucarest — le *Droit* et le *Courrier judiciaire* — ont mis souvent leurs colonnes à sa disposition; à Paris, la *Revue*, l'*Europe nouvelle*, la *Transylvanie* ont publié de lui de nombreux articles.

Mais la plus grande partie de son activité, il l'a donnée au barreau. Sa science du droit, sa parole éloquente, sa puissante dialectique y trouvaient leur meilleur emploi. C'était un orateur, dans le sens moderne du mot : chez lui, pas de paroles inutiles, pas de rhétorique, pas de sonorités creuses; la phrase n'était que le vêtement sobre de l'idée. Quand il parlait, les arguments se pressaient en ordre serré, ce qui était confus devenait clair, l'incertitude se transformait en évidence, la cause était gagnée. Il avait la qualité suprême de l'orateur : la persuasion.

A la tribune, il donnait l'impression de la force tranquille. Mais à force de parler, l'émotion le gagnait, sa voix métallique devenue chaude et grave s'élevait progressivement, ses yeux pétillants de malice au repos paraissaient ne regarder que le but à atteindre, son geste devenait ample et puissant. Il paraissait grandir, on aurait dit qu'une âme de soldat se réveillait en lui.

En effet, son apparence calme recélait un tempérament puissamment outillé pour le combat et nul n'a eu plus d'ardeur dans la lutte, unie à plus de clarté, de logique et de sens pratique en même temps.

Mais sa vision nette et précise de la réalité et sa longue pratique des affaires n'ont jamais corrompu son caractère, ni altéré son idéalisme. Il avait le respect de la vérité et savait la dire avec courage; les attitudes douteuses, l'esprit byzantin, les intrigues souterraines lui répugnaient. Il réfléchissait longuement avant de prendre une résolution, mais un fois décidé, rien ne modifiait son chemin; il ne s'arrêtait pas avant d'avoir atteint le but.

Pourtant ce qui constituait le trait dominant de son caractère, c'é-

tait son idéalisme et sa foi démocratique inébranlables. En homme, qui s'était fait lui-même, à force d'énergie, de patience et de travail, il savait combien le combat est âpre, combien la vie est dure aux humbles, à ceux qui peinent, aux grandes foules silencieuses dans l'obscurité anonyme de leurs souffrances. Il avait pour elles une grande tendresse sincère, qui chez lui, se transformait en raison agissante. Il savait que parler vaut mieux que se taire et agir mieux que parler. Et il agissait. Avec son inlassable besoin d'activité et la jeunesse de son esprit avide de nouveauté et d'exactitude, il quittait dernièrement la France pour aller voir chez eux les Roumains de Transylvanie après quatre années de tourmente. Il avait une grande confiance en eux; il en espérait le renouveau de notre peuple et rien n'a pu le décider à différer un voyage difficile, telle était son impatience d'arriver plus tôt dans son pays agrandi. La mort a interrompu brutalement sa carrière et l'a arraché à ses rêves et aux espoirs que sa famille et ses amis mettaient en lui.

Il s'en va quand le pays avait plus que jamais besoin d'hommes comme lui. C'est une grande perte. Mais personne ne disparaît jamais tout-à-fait. Nous portons en nous l'héritage de ceux qui nous quittent; leurs idées, leurs sentiments, leurs exemples, leurs rêves demeurent vivants en nous, pour transmettre aux générations à venir, le germe de la vie et du progrès.

Comsa représentait une longue lignée d'ancêtres de pure race roumaine; il avait hérité d'eux le courage tranquille des forts; ceux qui l'ont vu à ses derniers instants s'accordent à dire qu'il était d'un calme absolu : un homme comme lui sait mourir.

Il est mort en soldat, sans tombe et sans croix, dans l'immensité bleue de la mer. Mais s'il est vrai qu'avant de mourir, on revoit comme dans la lueur d'un éclair, toute sa vie passée, toutes ses aspirations, tous ses espoirs, alors il est certain, qu'avant de s'engloutir à jamais dans les eaux, Comsa aura vu pour la dernière fois, dans sa conscience élargie à l'infini, le rêve accompli de la grande Roumanie.

J. L.



Considérations sur le Banat

RAPPORTS ROUMANO-SERBES

Il n'y a presque pas de pays en Europe qui soit comparable au Banat, aussi bien au point de vue géographique, économique, qu'au point de vue ethnique. C'est ce qu'on peut appeler un pays complet. Le sous-sol renferme tous les minerais: il y a du fer, du cuivre, du plomb, de l'antimoine; il y a du charbon, la houille blanche y est abondante. Quant au blé, il n'y a que le pays voisin, la Bacica qui lui soit supérieur. Ses forêts occupent pour certaines espèces le premier rang, pour certaines autres le deuxième. Il possède des sites pittoresques incomparables, on y trouve les beautés de la plaine et celles de la montagne.

Quant à sa population, elle représente les quatre races européennes, les latins qui dominent, viennent ensuite les germains, les Slaves et les Touraniens. Le Banat, même dans les contrées habitées exclusivement par les Roumains, offre au point de vue ethnique, une très grande variété. Les populations de la plaine diffèrent de celles de la montagne, non seulement par leur costume, mais même par la langue. Le montagnard parle un dialecte différent, il prononce certains sons différemment, même dans les plaines, le costume et le dialecte du paysan du Caras-Severin diffèrent de ceux de Timis et du Torontal. Mais les populations roumaines diffèrent même au point de vue physique. Toutes les invasions, toutes les colonisations y ont laissé des traces. Une invasion, comme celle des Turcs, n'a pu avoir lieu sans y laisser des traces. En effet, on trouve dans le Caras-Severin des communes dont les habitants bien que ne connaissant pas d'autre langue que le roumain, et bien que de religion orthodoxe, ont un physique qui les distingue nettement des autres. Mais ce qui indique leur vraie origine, ce sont leurs noms qui sont turcs. Dans le nord du Banat, dans la vallée du Muresh, on rencontre une population, laquelle au point de vue physique, se distingue nettement de celle des autres contrées. Les hommes sont de très haute taille, blonds, les yeux clairs, on dirait des anglo-saxons égarés dans cette vallée. Plus à l'ouest, on trouve des colonies françaises; ces colons ont été germanisés, bien qu'ils avouent franchement leur origine française: leurs noms, ainsi que les noms des communes qu'ils habitent, tels que Charlottenbourg, St-Hubert, etc., l'indiquent. Ils ont fourni quelques grands hommes au Banat, tels que Mgr Bonnaz, évêque de

Cianad, dont le siège est à Temesvar. Toutes les œuvres catholiques du Banat sont dues à ce grand évêque.

Les communes du Banat sont habitées presque partout par la même race. Ce n'est que dans le sud du Timis et dans le Torontal que nous trouvons quelques communes habitées par des Serbes et par des Roumains. Quant aux villes, le mélange des trois races y est complet; mais l'Allemand est l'élément dominant dans beaucoup de villes.

Politiquement, à l'encontre des Roumains, les Serbes du Banat ont toujours participé à la vie politique de la Hongrie, ils ont nommé des députés tandis que les Roumains se sont abstenus durant vingt ans. Les persécutions contre les Serbes n'ont jamais atteint le degré de violence exercée contre les Roumains. Au reste, les députés serbes votaient avec le gouvernement, et ce n'est qu'après 1895 que des dissidents sont entrés à la Chambre de Budapest. Les Serbes ont eu des apôtres nationalistes intransigeants, comme Svetozar Miletic, ils ont même mené une lutte politique âpre, mais le centre de ces luttes n'a pas été dans le Banat, où le peuple avait pris l'habitude de nommer des députés gouvernementaux. Les gouvernements de Budapest avaient pu obtenir des Serbes ce qu'ils n'ont jamais pu avoir des Roumains, faire nommer des députés agréés par le gouvernement. Les Serbes ont même obtenu des faveurs.

Je suis obligé de parler plutôt des Serbes, parce que dans le Banat, bien que de beaucoup moins nombreux que les Roumains, ils ont eu une situation privilégiée. Les Habsbourg et les Hongrois n'ont nulle part négligé l'application du principe « *divide et impera* ». Les hommes politiques, aussi bien du côté roumain que du côté serbe, n'ont jamais envisagé la division de cette province. Au reste, ni les uns, ni les autres n'ont pu faire profession politique irrédente. On confond malheureusement l'Autriche et la Hongrie, en admettant que ces pays sont sortis du même moule. L'Autriche a été beaucoup plus libérale que la Hongrie. L'Autriche n'a jamais usé de la violence contre les peuples dissidents avec la brutalité plus que prussienne des Hongrois. En Autriche, les Italiens ont pu annoncer dans leurs programmes politiques publiquement qu'ils veulent rentrer dans la mère-patrie; de même, les Tchèques ont pu avouer publiquement qu'ils veulent rétablir l'ancien royaume des Wenceslas. Mais leurs conationaux Slovaques, sujets hongrois, n'ont jamais fait l'aveu public de ce désir. De même, les Serbes et les Roumains n'ont jamais pu annoncer dans leurs programmes politiques, qu'ils veulent s'unir avec la Serbie et avec la Roumanie. En Autriche, l'irrédentisme était un programme politique,

tandis qu'en Hongrie c'était la haute trahison entraînant la peine capitale. Un article du Code pénal hongrois qualifie de crime de haute trahison tout acte, écrit ou parole demandant la séparation d'un morceau de territoire du royaume de Hongrie.

Il faut dire que la tendresse plus grande des Habsbourg pour les Serbes a son fondement dans le fait que les Serbes et les Croates se sont prononcés en 1848 pour les Habsbourg et contre les Hongrois, tandis que les Roumains du Banat, légèrement en froid avec les Serbes et avec les Allemands, n'ont pas pris fait et cause pour les Habsbourg; ils ont même fait preuve d'une sympathie discrète pour la révolution hongroise, car ils n'ont jamais eu à subir le joug hongrois, mais ils ont connu la domination allemande et dans leur Eglise les vexations serbisantes du clergé et de l'église serbe. Du reste, des Serbes notoires aussi s'étaient ralliés à la révolution hongroise; je cite seulement Pétrovitch, plus tard Petôfi, le plus grand poète hongrois, Damjanitch, un des treize martyrs hongrois d'Arad. La sympathie des Habsbourg pour les Serbes est ancienne, elle date des temps de Marie-Thérèse. Elle s'est donné libre cours au moment, où fut opérée la séparation de l'Eglise orthodoxe en Hongrie en deux tronçons, l'église orthodoxe serbe et l'Eglise orthodoxe roumaine. Au lieu de confier le partage des biens des Eglises aux juridictions de droit commun, cette tâche fut confiée par un décret royal à un tribunal administratif dont les membres ont été nommés par l'empereur et roi. Pour montrer l'impartialité de ce tribunal, j'apporte l'opinion d'un hongrois, nullement suspect de tendresse pour les Roumains. M. Kovats, professeur de droit canon à l'université de Budapest en parlant des deux églises orthodoxes avoue qu'à la suite du partage l'église roumaine resta pauvre, tandis que l'église serbe devint riche. Presque tous les domaines de l'église orthodoxe échouèrent aux Serbes, leurs évêques arrivèrent à avoir des revenus approchant ceux des évêques catholiques romains. Il arriva de même en ce qui concerne les églises qui furent données aux Serbes.

Si jamais vous visitez le Banat et si vous faites un détour dans le Torontal, allez dans le petit bourg Alibunar, habité par près de 3.000 Roumains, 1.300 Serbes et 500 Allemands. Entrez dans l'église serbe, si vous êtes amateur d'art; l'iconostase de cette église est en bois sculpté ancien d'une grande valeur artistique. Les Roumains, après la séparation, ont été obligés de se faire construire une église adossée presque à celle des Serbes.

D'après M. Kovats, le clergé roumain pauvre a introduit dans l'église roumaine pauvre des vertus inconnues dans l'église serbe, tandis

que le clergé serbe riche a introduit dans l'église serbe riche la corruption. Les fidèles devaient accepter les évêques imposés par les gouvernements de Budapest, et pour pouvoir être agréés par ces gouvernements, le haut clergé rivalisait de platitude envers les gouvernements. L'histoire du patriarche Brancovitch de Carlovitz est là pour montrer de quelle façon les prélats serbes pratiquaient l'apostolat que les gouvernements hongrois leur confiaient contre la volonté des fidèles. L'évêque Zmejanovitch de Vêrsetz n'a pu entrer dans la cathédrale, située cependant en face le palais épiscopal, pendant un an, et un attentat a été tenté contre lui. L'évêque Bogdanovits de Bude disparut un jour.

C'est, au reste, une chose toute naturelle que l'on s'attache davantage à la fortune acquise qu'à celle qui nous revient par héritage. Les Roumains qui étaient obligés de pourvoir à tous les besoins du culte s'attachaient tellement à leur église, que celle-ci devint le foyer de leur nationalisme. Le Roumain devint l'élément le plus religieux du pays, son esprit de sacrifice pour tout ce qui concerne la conservation de sa langue et de sa nationalité s'en est trouvé accru.

Il est incontestable que les Serbes étaient favorisés par les gouvernements. Vous en connaissez quelques raisons. On pourrait toutefois objecter que le fait que c'est justement l'hostilité des gouvernements de Budapest contre les Serbes qui a fait éclater cette guerre contredit cette affirmation. En effet, les gouvernements de Budapest n'ont pas eu beaucoup de raisons pour se montrer tendres envers les Serbes, ils l'ont constamment prouvé à l'égard de l'autonomie de la Croatie-Slavonie. Mais les milieux dirigeants de Vienne, non pas par gratitude pour 1848, mais pour contrecarrer la puissance par trop grandissante des gouvernements hongrois, se sont servis des Serbes comme d'un contrepoids pour faire équilibre à la prépondérance hongroise. Tant que l'Autriche a tenu les rênes de la monarchie, la persécution des Serbes n'a pas pris cette extrême violence dont on usait contre les Roumains qui n'étaient pas protégés par Vienne.

Il faut cependant nous entendre. Je ne veux pas dire que les Serbo-Croates pouvaient vivre tranquillement, loin de là; ils ont connu des misères, même des états de siège à Zagreb, mais ils purent néanmoins avoir une opposition à la Diète de Zagreb et au Parlement de Budapest. Mgr Strossmayer pouvait se faire entendre et Starcevic dire leur fait aux Hongrois, tandis que les Roumains ont été exclus de la vie politique. Les persécutions contre les Serbes devenaient plus violentes au fur et à mesure que l'Autriche s'affaiblissait et que la prépondérance de la Hongrie s'affirmait. Les Allemands d'Autriche ont contribué

puissamment et consciemment à cette évolution de la monarchie des Habsbourg. L'Autriche était minée par l'influence de plus en plus grande des pangermanistes autrichiens soutenus par ceux d'Allemagne. Les Allemands d'Autriche ne cherchaient plus à renforcer la monarchie, leur parti était pris; ils demandaient publiquement d'être attachés à l'Allemagne; plus la monarchie se disloquera vite, plus tôt se réalisera leur vœu; ils se désintéressaient en quelque sorte du sort de la monarchie, dont ils attendaient la fin avec une sorte de fatalisme mêlé d'impatience. Ils n'avaient plus qu'un seul but : renforcer l'élément allemand au détriment des Tchèques, des Slovénes et des Italiens, mais le reste leur était indifférent. Les Habsbourg sont devenus pour eux un fardeau. C'est ainsi que le centre de gravité de la monarchie passa de Vienne à Budapest. Les Allemands savaient fort bien que les Hongrois avec leur esprit aventureux et grisés par les succès travaillaient pour eux en conduisant la monarchie fatalement à la ruine. C'est une ironie du destin que de voir que les deux enfants gâtés des Habsbourg amènent la perte de la dynastie, qui est coupable de ne pas avoir saisi l'évolution nécessaire des choses.

Nous voyons qu'en 1914 la politique extérieure de la Monarchie échappe complètement à l'Autriche et se trouve entre les mains des Hongrois. Ce sont trois magnats hongrois qui dirigent la politique extérieure de la Monarchie, provoquent la guerre contre la Serbie et déchaînent la guerre mondiale : les comtes Berchtold, Tisza et Forgach.

Au fur et à mesure que l'Autriche s'efface et que la Hongrie monte, la lutte contre les Serbes devient plus violente, car l'appui de Vienne commence à leur manquer, le contrepoids s'allège, il fléchit. La mégalomanie magyare fut saisie de vertige; elle vit grand, ses projets étaient vastes et elle ne pouvait les exécuter qu'avec le concours et l'aide militaire de l'Allemagne; car elle avait la confiance dans l'invincibilité de cette dernière et elle se méfiait de l'Occident, dont elle trouvait les idées avancées peu à son goût. Pour réaliser ses projets, elle devait tout d'abord abattre la Serbie, et pour y aboutir, de saisir tous les prétextes. Une fois la Serbie anéantie, avec le concours assuré des Bulgares, elle devait se tourner contre la Roumanie. Les Hongrois rêvaient ainsi la fondation du grand empire danubien, rêve de Louis Kossuth en 1848 et son incorporation dans la Mitteleurópa.

Ce que je viens d'exposer, concernant la protection des Serbes par Vienne, est prouvé par les événements qui ont suivi immédiatement 1848. Les Roumains du Banat s'étaient attiré la colère de Vienne qui leur gardait rancune. Pour punir les Roumains et pour récompenser les

Serbes, on imagina la voïvodine serbe. Les dirigeants de Vienne avaient fondé dans le même but et au même moment à Lugos, chef-lieu du Comitat Caras-Severin un évêché catholique grec, bien qu'il n'y eût pas de catholiques grecs dans le Banat. Aujourd'hui même, après soixante-dix ans de propagande, il n'y a dans le Banat que 35.000 catholiques grecs en face de 900.000 orthodoxes. On devine bien, ce ne sont pas les Serbes que l'on veut convertir au catholicisme, mais les Roumains, estimant que grâce à cette conversion ils deviendront des soutiens fidèles des Habsbourg.

Nous comptons sur la sagesse et la clairvoyance des Alliés pour ne pas renouveler en faveur des Serbes une tentative déjà faite par l'Autriche.

Les Roumains du Banat et d'ailleurs, bien qu'ils eussent des raisons pour se plaindre des Serbes en vertu de leur attitude dans le passé, ne se sont pas plaints jusqu'à présent avec une discrétion louable. Ils n'ont jamais pensé que les Serbes soulèveraient des prétentions dans le Banat, ils se sont tus; ils ont voulu oublier les misères du passé et ils ont espéré que dorénavant ils vivront en paix avec les Serbes. Mais, aujourd'hui que les Serbes soulèvent des prétentions dans le Banat qui est un pays indivisible aussi bien par sa situation géographique unique que par sa population, car le nombre des Roumains est plus que le double de celui des Serbes, les Roumains sont obligés de dire à leurs grands alliés qu'en donnant satisfaction aux ambitions serbes dans le Banat, ils desservent la justice.

Si l'on attribue le Torontal aux Serbes, les Roumains du Banat sont étouffés économiquement; ils perdent les voies navigables par où s'écoulent les produits non seulement du Banat, mais de toute la Transylvanie. Les Roumains perdent l'embouchure du Muresh, le canal Béga qui relie la ville industrielle de Temeshvar avec la Tissa et par celle-ci avec le Danube. Je rappelle qu'en consacrant cette erreur, on répéterait en plus grand l'erreur de l'Europe contre la Belgique, en privant Anvers d'un débouché à la mer à travers un territoire propre. Je dis ceci, en supposant comme une chose impossible l'attribution de la ville et du district de Temeshvar aux Serbes; en effet, il y a 53.000 habitants dans cette ville, dont 7.566 Roumains et 3.482 Serbes. Dans le district de Temesvar, appelé district central, il y a 19.000 Roumains contre 1.800 Serbes. Dans le district de Vêrstez, il y a 18.000 Roumains contre 5.000 Serbes. Je ne puis admettre que les Alliés envisagent la possibilité même d'attribuer le Comitat Timish aux Serbes, où il y a 163.000 Roumains contre 55.000 Serbes, les Serbes sont

en majorité dans un seul district, celui de Fêchertemplom (Biserica Albă, Belocrkvo).

Sur 14 districts du Comitat de Torontal, les Roumains sont en majorité dans 5 : Alibunar, Banloc, San-Miclausul Mare, Perjâmos et Jimbolea. Sur ces 5 districts, 2 : Perjâmos et S.-M. Mare se trouvent dans le nord, ils longent la rivière Muresh, ils sont contigus avec le Comitat Timish; le 3^e Jimbolea est lui aussi contigu au Comitat Timish, de même Alibunar et Banloc. Ces districts ont une population de près de 200.000 habitants sur les 600.000 du Comitat Torontal.

Sur les neuf districts qui restent, les Serbes n'ont, à vrai dire, la majorité que dans quatre districts; dans les autres cinq qui restent, les Allemands ont la majorité dans quatre districts et les Hongrois dans un.

Donc, parce que dans l'ouest et dans le sud-ouest du Banat il y a un grand nombre de Serbes mais qui forment à peine 14 % de la population de tout le Banat, on ne peut diviser ce pays.

Quant au caractère du pays, tout voyageur impartial a pu remarquer son caractère roumain. La seule langue qu'on comprend partout, aussi bien dans les villes que dans les campagnes est le roumain. Les Allemands, très nombreux dans le Banat, n'apprennent le serbe que rarement; le Serbe à son tour, apprend plus facilement le roumain que l'allemand. C'est ainsi que dans leur commerce, le Serbe est souvent obligé de parler roumain avec l'Allemand. Voyez la ville de Vêrsetz, ville plutôt allemande; il y a 14.000 Allemands pour 8.000 Serbes, mais le district étant roumain, il n'y a pas de commerçant à Vêrsetz qui ne sache parler roumain.

Je tiens à rappeler à nos amis Serbes, auxquels les Roumains ont rendu tant de services, qu'ils suivent une fausse route, lorsqu'ils veulent diviser le Banat en se cramponnant à la division artificielle de cette province en trois comitats. Or, en aucun cas, les Alliés ne peuvent leur attribuer les cinq districts de Torontal, où il ne sont pas la majorité, ou même une infime minorité, comme dans le district de San Miclausul Mare, où il n'y a que 3.000 Serbes en face de 11.000 Roumains; ce serait une injustice très grande, sinon monstrueuse.

Pour quelques districts du Torontal, car, je le répète, il est exclu que l'on puisse attribuer le Torontal entier aux Serbes, ces derniers risquent de perdre l'amitié des Roumains, le seul voisin ami qui leur reste dans l'Europe centrale, en se basant sur une division artificielle d'une province indivisible.

Les Roumains ont déjà donné la preuve de leur modération en

n'exigeant pas de territoires hongrois jusqu'à la Tissa, habités par des Hongrois, car les conditions géographiques et économiques dans la Crisana ne le demandent pas impérieusement, mais pour la raison que dans quatre districts sur quatorze dans le seul comté de Torontal, les Serbes forment la majorité, on ne peut raisonnablement diviser une province en atrophiant économiquement ce qui reste aux Roumains dans la Roumanie transcarpatique.

Je rappelle aussi, que le centre du mouvement politique serbe n'a jamais été dans le Banat, mais en deçà de la Tissa, dans la Bacica, en Croatie et en Slavonie, à Novi Sad, Zagreb et Carlovitz.

Pour terminer, rappelons encore que les Roumains perdent plus de 300.000 Roumains en Vieille-Serbie et en Macédoine.

Les Serbes ont des ambitions que nous ne pouvons pas qualifier de modestes, car, bien qu'ils aient souffert beaucoup de cette guerre, ils ne doivent pas cependant oublier que la guerre mondiale a été déchaînée pour sauver leur honneur; ils ne sont pas entrés en guerre de gré, comme les Roumains, mais de force.

Nous avons l'espoir ferme, que les Alliés en fixant les frontières des Etats, s'inspireront des principes de la justice et ils ne chercheront pas à satisfaire des ambitions au détriment d'un peuple qui a subi les horreurs les plus terribles de cette guerre, qui n'a pas eu à lutter seulement contre les ennemis de l'Entente, mais qui a subi la trahison de ses propres alliés. Nous ne pouvons pas admettre que cette injustice puisse s'accomplir contre un peuple qui a bu le calice de l'amertume jusqu'à la lie.

T. VUIA.

Le Comte de Chambord en Transylvanie

Dans un livre édité à Paris en 1846, le Comte de Locmaria recueille les souvenirs de voyage d'Henri de France, Comte de Chambord (1).

Le futur prétendant, commençant son éducation de prince, fut confié à Locmaria, qui avait fait les dernières guerres de Napoléon, et ce

(1) « Souvenirs des voyages de Monseigneur le Duc de Bordeaux ». Delloye, éditeur. Librairie Garnier (2 volumes).

vieil officier le guida à travers l'Italie, l'Allemagne et les Etats d'Autriche.

Il est intéressant de savoir les impressions que ces voyageurs ont notées sur les provinces roumaines d'Autriche-Hongrie. La Transylvanie et le Banat n'étaient pas connus à ce moment-là. Les visiteurs arrivent donc dans ces pays sans préventions; leurs témoignages en auront d'autant plus de poids.

Nous verrons d'abord un pays riche, beau et soigné. On établissait déjà dans les agglomérations d'importantes constructions améliorées. Le travail était poussé activement dans toutes les branches et lieux possibles.

L'influence française se fait sentir en plusieurs contrées, principalement aux abords de la Roumanie.

Et le latin se retrouve partout, fortement ancré, preuve de la vraie origine de ses provinces.

De plus, le voyage s'effectuera très lentement, en voiture, à cheval, parfois même à pied sur des routes étroites et cahoteuses, que l'orage rendra de temps à autre presque impraticables.

Au mois de mai 1839, après avoir traversé la Goritza, l'Istrie, la Croatie et la Syrmie (provinces yougo-slaves) ils partent de Belgrade et se dirigent sur *Temesvar*.

Voici un aperçu des conditions dans lesquelles s'effectue leur voyage.

« ...Un violent orage avait éclaté la veille sur Semlin, nous en retrouvâmes les traces en route. Après avoir péniblement cheminé tout le jour, nous arrivâmes à minuit à Detta; nous n'y étions pas attendus, ce ne fut donc qu'à deux heures du matin qu'il fut possible de prendre un léger repas. On ne compte que trente-six lieues de Semlin à Tèmesvar, nous mîmes trente-six heures à les faire, et cependant nous ne nous arrêtons que pour voir les troupes. Le comte de Chambord déjeunait frugalement dans sa voiture, et ne dînait qu'au gîte, le plus souvent à une heure où l'on ne soupe plus et à l'heure où personne ne pense encore à déjeuner. Ce régime aurait peu d'attraits pour des estomacs méthodiques; il n'est pas inutile à un jeune prince : tout ce qui le gêne lui profite ».

A deux lieues de Tèmesvar, ils passent la belle rivière de *Têmes*. L'orage reprend, mais ils trouvent une route pavée à une lieue de la ville. Ils sont reçu par le Comte d'Auersperg, commandant général du Banat:

Tèmesvar, située entre deux bras du Bega et le canal de Béga est

une ancienne capitale de 20.000 habitants. La ville, régulière, ornée de jolis hôtels, possède une promenade bien plantée, ses faubourgs sont bien bâtis et très commerçants. Un arsenal, bien approvisionné, est riche d'un grand nombre d'armes anciennes et de trophées conquis sur les Turcs.

A cet endroit se limite la zone d'influence des *régiments frontières*.

Pour se faire une idée exacte de ce système d'organisation, il faut se rappeler que les frontières de l'Autriche allaient de l'Adriatique à l'extrémité de la Transylvanie, soit à 400 lieues.

70.000 hommes les défendaient, répartis en 16 régiments d'infanterie et un de hussards.

... « Cet effectif, complètement subordonné au chiffre de la population, tend à s'élever avec elle. A l'instar des colonies romaines, cette population est militairement constituée; chaque homme, à la fois « laboureur et soldat, est obligé au service actif pendant douze ans; ce « temps expiré, il demeure indéfiniment soumis au service de la réserve. « Durant la paix, ces régiments fournissent sur la frontière une ligne de « postes de surveillance pour prévenir les invasions des Turcs et celle de « la peste qui, parfois, se montre au delà des confins. Ces postes sont re- « levés tous les huit ou quatre jours, suivant les localités. Les hommes « qui les occupent sont nourris par les familles auxquelles ils appar- « tiennent; on voit que l'entretien de ces corps ne coûte rien à l'Etat, si « ce n'est une première misse de douze florins pour l'équipement de cha- « que régimentaire.

... « Pendant la guerre, un seul bataillon, formé d'hommes de la « réserve, reste attaché au service local, tous les autres sont mobilisés « et passent à la solde de l'Etat; en ce moment, l'Autriche disposerait « de cinquante mille soldats des frontières, vigoureux, instruits, discipli- « nés, qui, lorsque les voies rapides de communication sont terminées, « peuvent en moins d'un mois être réunis à Vérone ou à Linz, selon les « besoins de la politique. Les officiers de ces corps sont pour la plupart « choisis dans la ligne; ils en viennent, ils y rentrent; l'instruction est la « même, les droits sont égaux. Le colonel est un petit souverain dont « l'action s'étend à tout ce qui intéresse l'Etat et la famille; il est assis- « té, pour la partie militaire, par une hiérarchie d'officiers, pour la « partie administrative, par les capitaines et plus particulièrement par « des officiers dits d'économie; ceux-ci veillent la culture des terres et « règlent les assolements, font, après la récolte des grains, la part des « magasins de la compagnie, dirigent, contrôlent l'administration de

« chaque chef, de chaque mère de famille, et comptent avec eux pour
« les impôts de l'Etat, soit en corvées, soit en argent.

« La justice est rendue en première instance par le conseil de guerre
« régimentaire; il y a à Peterwardein un tribunal d'appel pour toutes
« les frontières militaires, et à Hermannstadt un autre tribunal présidé
« par un officier général pour juger les colonels; le conseil suprême de
« guerre à Vienne prononce en dernière instance. Ces questions relatives
« aux biens sont du ressort des tribunaux civils de chaque province ».

...« La pensée des régiments frontières est née du besoin de dé-
« fense contre les Turcs; leur établissement remonte à Léopold, il s'est
« développé sous Marie-Thérèse et complété sous François 1^{er}. L'Etat,
« après avoir racheté des premiers propriétaires toutes les terres qui ne
« faisaient point partie du domaine public, les a concédées à chaque fa-
« mille militaire, par portion réglée sur le nombre et sur le besoin de ses
« membres; mais sous la condition d'un certain nombre de journées de
« travail rachetables en argent, et aussi du service militaire obligatoire
« pour eux et pour leurs enfants ».

Nous nous intéresserons particulièrement aux régiments de la fron-
« tière de la Transylvanie qui ont une organisation spéciale :

...« Les *Szeklers*, qui habitent les frontières de la Transylvanie,
« sont dans une position différente; ceux-ci ne sont pas concessionnaires,
« ils sont conquérants, leurs titres de propriétés ont été inscrits avec la
« pointe de l'épée de leurs pères; tous sont nobles, exempts d'impôts, et
« obligés seulement, par suite d'alliances conditionnelles avec les Hon-
« grois, à défendre le pays contre les invasions des ennemis. Le gou-
« vernement autrichien a un peu étendu cette obligation, car les hus-
« sards *Szeklers* ont pris une part active aux grandes guerres contre la
« république et l'empire.

(A suivre)

ALEXANDRE ANDRÉ.

